

AU "JOURNAL"

Vous pouvez faire faire n'importe quels blanes de compte, billets, reçus, etc., et n'importe quelle reliure à aussi bon marché que partout ailleurs. Encouragez une entreprise locale.

THIS PAPER may be found on file at Geo. A. Chagnon, 45 St. George Street, New York, N. Y. and at the same place in NEW YORK.

LORD & THOMAS, Newspaper and Stationery, 45 St. George Street, New York, N. Y. and at the same place in NEW YORK.

Adresses d'Affaires.

Avocats.

J. A. CHAGNON, AVOCAT.

Bureau: RUE FOSTER, WATERLOO

T. AMYRAULT, AVOCAT.

SWEETSBURG, P. Q.

Suit toutes les Cours du district de Bedford à Granby tous les samedis.

Notaires.

J. R. TARTRE, NOTAIRE PUBLIC.

Secrétaire du Comité de Bedford.

Bureau: à sa résidence, porte voisine de la Banque.

Rue Principale, Waterloo.

\$35,000 à prêter sur hypothèques de première classe.

LOUIS JODOIN, NOTAIRE PUBLIC.

Bureau: Vis-à-vis le Bureau de Poste.

WATERLOO, P. Q.

P. J. S. PELTIER, NOTAIRE PUBLIC.

VALCOURT, (Ely), P. Q.

J. L. DOZOIS, NOTAIRE PUBLIC.

Bureau: à l'Hôtel-de-Ville, GRANBY

J. H. LEFEBVRE, RÉGISTRATEUR.

Prête négociés à bref délai et à conditions faciles.

Bureau: l'Ind de la Cour, WATERLOO

N. C. MATHIEU, NOTAIRE PUBLIC.

LAWRENCEVILLE, P. Q.

L. A. AUDET, NOTAIRE PUBLIC.

MAGOG, P. Q.

M. MARCOUX, NOTAIRE.

ROXTON FALLS, P. Q.

Médecins.

M. FREHEAU, MÉDECIN ET CHIRURGIEN.

Ancienne place du Dr Ducharme, Rue Foster.

WATERLOO, P. Q.

F. GATIAN, MÉDECIN ET PHARMACIEN.

GRANBY, P. Q.

Les médecins des environs et le public en général trouveront toujours à sa pharmacie un assortiment complet en fait de drogues, produits chimiques, médicaments patentés, etc., etc.

P. LEDOUX, Huissier de la Cour Supérieure.

WATERLOO, P. Q.

Antoine Marchessault, Huissier de la Cour Supérieure.

pour le District de Bedford.

GRANBY, P. Q.

Toute affaire à lui confiée sera exécutée avec promptitude.

— IMPRIMERIE DU —

Journal de Waterloo

On sera toujours prêt à exécuter toutes commandes pour

IMPRESSIONS

DANS LES DEUX LANGUES

— Telles que —

Cartes d'Affaires,

Cartes de Visite,

Cartes de Soirée,

Circulars, Têtes de Comptes, Memorandums, Lettres Funéraires, Enveloppes, Programmes, Affiches, Placards, Etc., Etc.

On exécutera aussi dans le

Plus Court Délai

Les ordres pour toute espèce de

BLANCS DE COUR

A l'usage de MM. les Avocats, Notaires et Huissiers.

Toutes Commandes envoyées par la maille recevra une

Attention Immédiate

en s'adressant à

J. A. CHAGNON,

Propriétaire,

WATERLOO, P. Q.

JOURNAL DE WATERLOO.

J. A. CHAGNON, Propriétaire.

"TOUJOURS ET PARTOUT FIDÈLE."

Prix: — Une Plastre par année

VOL. VI.

WATERLOO, JEUDI, 2 FEVRIER, 1888.

NO. 52

FUUILLETON.

No. 291

MICHEL STROGOFF.

DEMOUSCOU A IRKOUTSK.

DEUXIEME PARTIE

XI

ENTRE DEUX RIVES.

Mais ce qui n'est qu'une réjouissance à Bakou eût été un désastre sur les eaux de l'Angara. Que le feu fût mis par inadvertance ou imprudence, en un clin d'œil l'incendiation se fût propagée jusqu'au-delà d'Irkoutsk.

En tout cas sur le radeau, au cas d'imprudence n'était à craindre; mais tout était à redouter de ces incendies allumés sur les deux rives de l'Angara, car il suffisait d'un brandon ou d'une étincelle, tombant dans le fleuve, pour allumer ce courant de naphte.

Ce que furent les appréhensions d'Alcide Jolivet et d'Harry Blount, on le comprend mieux qu'on ne peut le peindre. N'aurait-il pas été préférable, en présence de ce nouveau péril, d'accoster l'une des rives, d'y débarquer, d'attendre qu'ils se le demandent.

— En tout cas, dit Alcide Jolivet, quel que soit le danger, je sais qu'il n'y a rien de déraisonnable à attendre.

Et il faisait allusion à Michel Strogoff.

Cependant, le radeau dérivait rapidement au milieu des glaçons, dont les rangs se pressaient de plus en plus.

Jusqu'alors, aucun détachement tartare n'avait été signalé sur les berges de l'Angara, ce qui indiquait que le radeau n'était pas encore arrivé à la hauteur de leurs avant-postes.

Cependant vers dix heures du soir Harry Blount eut voir de nombreux corps noirs qui se mouvaient à la surface des glaçons. Ces ombres, sautant de l'un à l'autre rapprochaient rapidement.

— Des Tartares! pensa-t-il.

Et se glissant près du vieux marinier qui se tenait à l'avant, il lui montra ce mouvement suspect.

Le vieux marinier regarda attentivement.

— Ce ne sont que des loups, dit-il. J'aime mieux ça que les Tartares. Mais il faut se défendre et sans bruit!

En effet, les fugitifs eurent à lutter contre ces féroces carnassiers, que la faim et le froid faisaient à travers la province. Les loups avaient senti le radeau, et bientôt ils l'attaquèrent. De là, nécessité pour les fugitifs d'engager la lutte, mais sans se servir d'armes à feu, car ils ne pouvaient être éloignés des postes tartares.

Les femmes et les enfants se groupèrent au centre du radeau, et les hommes, les uns armés de perches, les autres de leur couteau, la plupart de bâtons, se mirent en mesure de repousser les assaillants. Ils ne faisaient pas entendre un cri, mais les hurlements des loups déchiraient l'air.

Michel Strogoff n'avait pas voulu rester inactif. Il s'était étendu sur le côté du radeau à côté de la bande de carnassiers. Il avait tiré son couteau, et, chaque fois qu'un loup passait à sa portée, sa main sautait le lui enfoncer dans la gorge. Harry Blount et Alcide Jolivet ne chômaient pas non plus, et ils firent une ruée de bouscule. Leurs compagnons les secondaient courageusement.

Tous ces messieurs s'accomplissaient en silence, bien que plusieurs des fugitifs eussent pu éviter de graves blessures.

Cependant la lutte ne semblait pas devoir se terminer de sitôt. La bande de loups se renouvelait sans cesse, et il fallait que la rive droite de l'Angara en fût infestée.

Ca ne finira donc jamais! disait Alcide Jolivet, en manœuvrant son poignard rouge de sang.

roces par la colère et la faim, les yeux brillant dans l'ombre comme des braises, envahirent la plate-forme du radeau. Alcide Jolivet et son compagnon se jetèrent au milieu de ces redoutables animaux, et Michel Strogoff rampa vers eux, lorsqu'un changement de front se produisit soudain.

En quelques secondes les loups eurent abandonné non-seulement le radeau, mais aussi les glaçons épars sur le fleuve. Tous ces corps noirs se dispersèrent, et il fut bientôt constaté qu'ils avaient en toute hâte regagné la rive droite du fleuve.

C'est qu'il fallait à ces loups les ténèbres pour agir, et qu'alors une intense clarté se faisait sur tout le cours de l'Angara.

C'était la lueur d'un immense incendie. La bourgade de Poshkavsk brûlait tout entière. Cette fois les Tartares étaient là, accomplissant leur œuvre. Depuis ce point, ils occupaient les deux rives jusqu'au-delà d'Irkoutsk.

Les fugitifs arrivaient donc à la zone dangereuse de leur traversée, et ils se trouvaient encore à trente verstes de la capitale.

Il était onze heures et demi du soir. Le radeau continuait à glisser dans l'ombre au milieu des glaçons, avec lesquels il se heurtait abominablement; mais de grandes plaques de lumière s'allongeaient parfois jusqu'à lui.

Aussi les fugitifs, étendus sur la plate-forme, ne se permettaient-ils pas un mouvement qui pût les trahir.

La conflagration de la bourgade s'élevait avec une violence extraordinaire. Ces maisons, construites en sapins, flambaient comme des résines. Elles étaient la cent cinquante qui brûlaient à la fois. Aux crépitements de l'incendie se mêlaient les hurlements des Tartares. Le vieux marinier, en prenant un point d'appui sur les glaçons voisins du radeau, était parvenu à le repousser à la rive droite, et une distance de trois à quatre cents pieds le séparait alors des berges flamboyantes de Poshkavsk.

Néanmoins, les fugitifs, éclairés par les flammes, avaient certainement été aperçus par les incendiaires n'eussent été trop occupés à la destruction de la bourgade.

Mais on comprendra quelles devaient être alors les appréhensions d'Alcide Jolivet et d'Harry Blount, en songeant à ce liquide inflammable sur lequel le radeau flottait.

En effet, des gerbes d'étincelles s'échappaient des maisons qui formaient autant de fournaises ardentes. Au milieu des volutes de fumée, ces étincelles montaient dans l'air à une hauteur de cinquante à six cents pieds. Sur la rive droite, exposée de face à cette conflagration, les arbres et les falaises apparaissaient comme enflammés. Or, il suffisait d'une étincelle, tombant à la surface de l'Angara, pour que l'incendie se propagât au fil des eaux et portât le désastre d'une rive à l'autre.

En effet, la destruction du radeau, et de tous ceux qu'il entraînait.

Mais, heureusement, les faibles brises de la nuit ne soufflaient pas de ce côté. Elles continuaient à venir de l'est et rabattaient les flammes vers la gauche. Il était donc possible que les fugitifs échappassent à ce nouveau danger.

Et, en effet, la bourgade en flamme fut enfin dépassée. Peu à peu, l'éclat de l'incendie s'affaiblit, ses crépitements diminuèrent, et les dernières lueurs disparurent au delà des hautes falaises, qui se dressaient à un coude brusque de l'Angara.

Il était environ minuit. L'ombre, redevenue épaisse, protégeait de nouveau le radeau. Les Tartares étaient toujours là, qui allaient et venaient sur les deux rives, on ne les voyait pas, mais on les entendait. Les feux des postes avancés brillaient extraordinairement.

Cependant il devenait nécessaire de manœuvrer avec plus de précision au milieu des glaçons qui se resserraient.

Le vieux marinier se releva et les moujiks reprirent leurs gaffes. Tous avaient fort à faire, et la conduite du radeau devenait de plus en plus difficile, car le lit du fleuve se soulevait visiblement.

Michel Strogoff s'était glissé jusqu'à l'avant.

Alcide Jolivet l'avait suivi.

Tous deux écoutaient ce que disait le vieux marinier et ses hommes.

— Veille sur la droite!

— Voilà les glaçons qui se prennent à gauche!

— Défends! défends avec ta gaffe!

— Avant une heure, nous serons arrêtés!

— Si Dieu le veut! répondit le vieux marinier. Contre sa volonté, il n'y a rien à faire.

— Vous les entendez, dit Alcide Jolivet.

— Oui, répondit Michel Strogoff, mais Dieu est avec nous!

Cependant, la situation s'aggravait de plus en plus. Si la dérive du radeau venait à être suspendue, non-seulement les fugitifs n'arriveraient pas à Irkoutsk, mais ils seraient obligés d'abandonner leur appareil flottant, qui, écrasé par les glaçons, ne tarderait pas à manquer sous eux.

Les cordes d'osier se briseraient alors, les troncs de sapins, séparés violemment, s'engageraient sous la croûte dure, et les malheureux n'auraient plus d'autre refuge que les glaçons eux-mêmes. Or, le jour venu, ils seraient aperçus des Tartares et massacrés sans pitié!

Michel Strogoff revint à l'arrière, là où Nadia l'attendait. Il s'approcha de la jeune fille, lui prit la main et lui posa cette invariable question: "Nadia, est-ce prêt?" à laquelle elle répondit comme tous les jours:

"Je suis prête!"

Pendant quelques verstes encore, le radeau continua de dériver au milieu des glaçons flottants. Si l'Angara se resserrait, il se formerait un barrage, et, conséquemment, il y aurait impossibilité de suivre le courant. Déjà la dérive se faisait beaucoup plus lentement. A chaque instant, c'étaient des chocs ou des détours, soit un abordage à éviter, là une passe à prendre. Enfin, retards très inquiétants.

En effet, il n'y avait plus que quelques heures de nuit. Si les fugitifs n'atteignaient pas Irkoutsk avant cinq heures du matin, ils devaient perdre tout espoir d'y entrer jamais.

Or, à une heure et demi, malgré tous les efforts qui furent tentés, le radeau vint buter contre un épais barrage et s'arrêta définitivement. Les glaçons, qui dérivèrent en amont, se jetèrent sur lui, le pressèrent contre l'obstacle et l'immobilisèrent, comme s'il eût été échoué sur un récif.

En cet endroit, l'Angara se resserrait, et son lit était réduit à la moitié de sa largeur normale. De là, accumulation des glaçons, qui s'étaient peu à peu soudés les uns aux autres sous la double influence de la pression, qui était considérable, et du froid, dont l'intensité redoublait.

Cinq cents pas en aval, le lit du fleuve s'élargissait de nouveau, et les glaçons, se détachant, peu à peu du bord inférieur de ce champ, continuaient à dériver vers Irkoutsk. Donc il est probable que, sans ce resserrement des rives, le barrage ne se fût pas formé, et que le radeau aurait pu continuer à descendre le courant. Mais le malheur était irréparable, et les fugitifs devaient renoncer à tout espoir d'atteindre leur but.

S'ils avaient eu à leur disposition les outils qu'emploient ordinairement les bœufiers pour briser les canaux, ils auraient pu couper ce champ jusqu'à l'endroit où s'élargissait la rivière, peut-être le temps ne leur eût-il pas manqué? Mais pas une scie, pas un pic, rien qui permit d'entamer cette croûte, que l'extrême froid rendait dure comme du granit.

Quel parti prendre?

En ce moment, des coups de fusil éclatèrent sur la rive droite de l'Angara. Une pluie de balles fut dirigée sur le radeau. Les malheureux avaient-ils donc été aperçus. Evidemment, car d'autres détonations retentirent sur la rive gauche. Les fugitifs, pris entre deux feux, devinrent le point de mire des tireurs tartares. Quelques-uns furent blessés par ces balles, bien que, au milieu de cette obscurité, elles n'arrivaient qu'au hasard.

Viens, Nadia, murmura Michel Strogoff, à l'oreille de la jeune fille.

Sans faire une seule observation, prête à tout, Nadia prit la main de Michel Strogoff.

Il s'agit de traverser le barrage,

lui dit-il tout bas. Guide-moi, mais que personne ne nous voie quitter le radeau!

Nadia obéit. Michel Strogoff et elle se glissèrent rapidement à la surface du champ, au milieu de cette profonde obscurité que déchiraient çà et là les coups de feu.

Nadia rampait en avant de Michel Strogoff. Les balles tombaient autour d'eux comme une grêle violente et crépitaient sur les glaçons. La surface du champ labourée et sillonnée d'arêtes vives, leur mit les mains en sang, mais ils avançaient toujours.

Dix minutes plus tard, le bord inférieur du barrage était atteint. Là, les eaux de l'Angara redevenaient libres. Quelques glaçons, détachés peu à peu du champ, reprenaient le courant et descendaient vers la ville.

Nadia comprit ce que voulait tenter Michel Strogoff. Elle vit un de ces glaçons qui ne tenait plus que par une étroite languette. Viens, dit Nadia.

Et tous deux se couchèrent sur ce morceau de glace, qu'un léger balancement dégagea du barrage. Le glaçon commença à dériver. Le lit du fleuve s'élargissait, la route était libre.

Michel Strogoff et Nadia écoutaient les coups de feu, les cris de détresse, les hurlements des Tartares qui se faisaient entendre en amont... Puis, peu à peu, ces bruits de souffrance angoussée et de joie féroce s'éteignirent dans l'éloignement.

Les autres compagnons! murmura Nadia.

Pendant une demi-heure, le courant entraîna rapidement le glaçon qui portait Michel Strogoff et Nadia. A tout moment, ils pouvaient craindre qu'il ne s'effondrât sous eux. Pris dans le fil des eaux, il en suivrait le milieu du fleuve, et il ne serait nécessaire de lui imprimer une direction oblique que lorsqu'il s'agit d'accoster les quais d'Irkoutsk.

Michel Strogoff, les dents serrées, l'oreille au guet, ne prononçait pas une seule parole. Jamais il n'avait été si près du but. Il sentait qu'il allait l'atteindre...

Vers deux heures du matin, une double rangée de lumières étoilait l'horizon dans lequel se confondaient les deux rives de l'Angara.

A droite, c'étaient les lueurs jetées par Irkoutsk. A gauche, les feux du camp tartare.

Michel Strogoff n'était plus qu'à une demi-verste de la ville. Enfin! murmura-t-il.

Mais, soudain, Nadia poussa un cri.

A ce cri, Michel Strogoff se redressa sur le glaçon, qui vacillait. Sa main se tendit vers le haut de l'Angara. Sa figure, tout éclairée de reflets bleuâtres, devint effrayante à voir, et alors, comme si ses yeux se fussent ouverts à la lumière:

Ah! s'écria-t-il, Dieu lui-même est donc contre nous!

XII

IRKOUTSK.

Irkoutsk, capitale de la Sibirie orientale est une ville peuplée, en temps ordinaire, de trente mille habitants. Une berge assez élevée, qui se dresse sur la rive droite de l'Angara, domine à ses églises, que surmontent une haute cathédrale, et à ses maisons, disposées dans un pittoresque désordre.

Vue d'une certaine distance, du haut de la montagne qui se dresse à une vingtaine de verstes sur la grande route sibérienne, avec ses coupoles, ses clochetons, ses flèches élançées comme des minarets, ses dômes enroulés comme des potiches japonaises, elle prend un aspect quelque peu oriental. Mais cette physionomie disparaît aux yeux du voyageur, dès qu'il y a fait son entrée. La ville, moitié byzantine moitié chinoise, redevient européenne par ses rues macadamisées garnies de trottoirs, traversées de canaux, plantées de bouleaux gigantesques, par ses maisons de briques et de bois, dont quelques-unes ont plusieurs étages, par les équipages nombreux qui y sillonnent, non-seulement tarentasses et télégués, mais coupés et calèches, enfin par toute une catégorie d'habitants très-avancés dans les progrès de la civilisation, et auxquels les modes les plus nouvelles de Paris ne sont point étrangères.

A cette époque, Irkoutsk, refuge de Sibériens de la province, était encombrée. Les ressources en toutes choses y abondaient, leur

Irkoutsk, c'est l'entrepôt de ces innombrables marchandises qui s'échangent entre la Chine, l'Asie centrale et l'Europe. On n'avait donc pas craint d'y attirer les paysans de la vallée d'Angara, des Mongols-Khalkas, des Toun-gouzes, des Bourats et de laisser s'étendre le désert entre les envahisseurs et la ville.

Irkoutsk est la résidence du gouverneur général de la Sibirie orientale. Au-dessous de lui fonctionnent, un gouverneur civil, aux mains duquel se concentre l'administration de la province, un maître de police, fort occupé dans une ville où les exilés abondent, et enfin un maire, chef des marchands, personnage considérable par son immense fortune et par l'influence qu'il exerce sur ses administrés.

La garnison d'Irkoutsk se composait alors d'un régiment de Cosaques à pied, qui comptait environ deux mille hommes, et d'un corps de gendarmes sédentaires, portant le casque et l'uniforme bleu galonné d'argent.

En outre, on le sait, et par suite de circonstances particulières, le frère du czar était enfermé dans la ville depuis le début de l'invasion.

Cette situation peut être précisée.

C'était un voyage d'une importance politique qui avait conduit le grand duc dans ces lointaines provinces de l'Asie orientale.

Le grand duc, ayant parcouru les principales villes sibériennes, voyageant en militaire plutôt qu'en prince, sans aucun appareil, accompagné de ses officiers, escorté d'un détachement de Cosaques, s'était transporté jusqu'aux contrées transbaikaliennes. Nikolaevsk, la dernière ville russe qui soit située au littoral de la mer d'Okhotsk, avait été honorée de sa visite.

Arrivé aux confins de l'immense empire moscovite, le grand duc se dirigea vers Irkoutsk, où il comptait reprendre la route de l'Europe, quand lui arrivèrent les nouvelles de cette invasion anémiée que subite. Il se hâta de rentrer dans la capitale, mais, lorsqu'il y arriva, les communications avec la Russie allaient être interrompues. Il reçut en outre quelques télégrammes de Pétersbourg et de Moscou, il put même y répondre. Puis le fil fut coupé dans les circonstances que l'on connaît.

Irkoutsk était isolée du reste du monde.

Le grand duc n'avait plus qu'à organiser la résistance, et c'est ce qu'il fit avec cette fermeté et ce sang-froid dont il a donné, en d'autres circonstances, d'incontestables preuves.

Les nouvelles de la prise d'Irkoutsk, d'Omak, de Tomsk parvinrent successivement à Irkoutsk. Il fallait donc à tout prix sauver de l'occupation cette capitale de la Sibirie. On ne devait pas compter sur des secours prochains. Le peu de troupes disséminées dans les provinces de l'amour et dans le gouvernement d'Irkoutsk ne pouvaient arriver en assez grand nombre pour arrêter les colonnes tartares. Or, puisque Irkoutsk était dans l'impossibilité d'échapper à l'investissement, ce qui importait avant tout, c'était de mettre la ville en état de soutenir un siège de quelque durée.

A continuer.

PROVINCE DE QUEBEC
DISTRICT DE BEDFORD
COMTE DE SHEFFORD

COUR DE CIRCUIT.

EN VACANCES.

Waterloo, 23 janvier 1888.

UOVIDE DERAGON, du Village de Waterloo, dans le comté de Bedford, boucher, demandeur.

vs.

J. B. SACHAGIN alias SANSCHAGIN, cultivateur, de la municipalité de St-Joachim de Bedford, dans le comté de Bedford, et A. A. SACHAGIN alias SANSCHAGIN, cultivateur, ci-devant du même lieu, et maintenant absent de cette province, Défendeurs.

Il est ordonné au défendeur Amable SACHAGIN alias SANSCHAGIN, de comparaître dans les deux mois.

F. SLACK, D. G. C. C.

C. A. SUTTING, Avocat du Demandeur.

Le Journal de Waterloo

est imprimé et publié dans l'ancien hôtel Beaulieu, rue Foster, Waterloo, P. Q. par J. A. CHAGNON, Propriétaire, imprimeur et Éditeur.

WINDSOR HOTEL

GRANBY, P. Q.

S. PAGE, propriétaire.

Les voyageurs trouveront toujours dans ce magnifique établissement, toutes les commodités et tout le confort que peuvent offrir les meilleurs hôtels de la province.

Une voiture attend les voyageurs à la gare lors du passage de chaque convoi. Granby, 18 février 1885.

NAPOLEON HUDON, HOTELIER, LA LAWRENCEVILLE, P. Q.

Le public trouvera toujours des lits de choix, bons lits, bonnes tables, bonnes écuries.

De plus la plus grande urbanité de part du propriétaire.

Onesime Joyal, HOTELIER, NOTRE DAME DE BONSECOURS, P. Q. (STUKELY NORD.)

M. O. JOYAL, qui tient cet hôtel maintenant, a résolu de ne rien négliger pour donner satisfaction à tous ceux qui s'arrêtent chez lui.

Les voyageurs peuvent être certains d'être toujours bien traités et d'importer quelque heure qu'ils se présentent.

HOTEL DU CANADA. En face du Marché, WATERLOO, P. Q.

Entendons-nous.

er était tout à fait irrégulier et
illégal, et que l'argent reçu par
lui sous le couvert de frais était

... tous les reproches que nous avons

couple de mois à travers la provin-

1000

11811


CENTRAL VERMONT
Depuis dimanche, 18 Décembre 1887, les
convois circulent comme suit :
ALLANT A L'OUEST
Train le matin pour Montréal laissant
Sherbrooke à 5:00 h. a. m., Magog 6:00
Waterloo 7:11, Granby 7:47, Farnham 8:20
arrive à St-Jean à 8:55 faisant connexion
avec les trains pour St-Albans, Concord,
Manchester, Nashua, Lowell et Boston
Aussi de New York via Springfield et New
London.
RETOUR A MONTRÉAL
Train mixte laissant Sherbrooke à 9:20
a. m., Magog, 11:05, Waterloo 1:35 p. m.
Granby 3:00, Farnham 4:15, arrive à St-
Jean à 5:10, p. m. faisant connexion avec les
trains pour St-Albans, Burlington, et New
York, ainsi que pour Montréal, où il arrive

8.40. **ALILANT A L'EST.**
Train mixte laissant St-Jean à 9h40 a.
Farnham 11:00, Granby 12:30 p. m., Wat-
lot 2:15, Magog 4:10, arrive à Sherbrooke
8:05.
Train de la malle laissant Montréal
4:20 p. m., St-Jean 5:23, Farnham 6:30
Granby 6:40, Waterloo 7:35, Magog 8:30
arrive à Sherbrooke à 9:35
Connexions à Sherbrooke avec les tra-
ins du Grand Tronc, l'Assomption, Québec
Central et Intercolonial.

J. W. HOBART.
Gérant-général.

S. W. CUMMINGS.
Agent-Général des Passagers.

DE BROMI

tes seront vendues par Enc
dit conseil tient ses séanc

PROCHAIN,

ales ci-après mentionnées, s
ut payées avec les frais enc

[illegible]

the Quest.

Borné au nord par le terrain de David Mairé, étant partie du 18 dans le 8e rang des lots du ship de Brome, à l'est par le Brome, au Sud par le terrain nes et à l'Ouest par le chemin conduisant de la Côte Tibb Brome.

Borné à l'Est par la rivière vers les moulins de Mann, à et au Sud par le chemin passant d'un des moulins de Man manufactory de Call, et au No le terrain de Thomas Cowan.

..... 25 acres étant la moitié du
No. 623, des plan et livre de
officiels de la dite municipal
surée du côté Est du dit lot,
ligne parallèle à la concess
cepté un acre dans le coin su
du dit lot, de forme triangula
que montré par le diagram
meuré annexé à l'original.

